



# Mademoiselle de Joncquières

La vengeance d'une femme DENIS DESJARDINS

... Récit classique mais intemporel, donc moderne, puisqu'il parle de fourberie, de manipulation, de trahison, mais aussi de sincérité du cœur, de pardon et même d'affirmation féminine, bref de tous les vices et de toutes les vertus, tous sujets qui, quand on y pense, jouent encore un rôle dans notre société actuelle, plus de 230 ans après l'œuvre de Diderot.

**Délaissée par son amant**, une marquise ourdit une terrible vengeance dont les incidences s'avèreront surprenantes.

Étrange destinée que celle de ce récit enchâssé dans le roman *Jacques le fataliste et son maître*, de Denis Diderot, écrit quelques années avant la Révolution française. Enchâssé, inséré, voire plaqué ? Il faut dire que la structure singulière de cette œuvre ainsi que ses changements de ton irréguliers déconcertèrent plus d'un lecteur de son époque. Une hôtelière, personnage épisodique, entreprend au milieu du livre de narrer à ses clients les déboires amoureux du marquis des Arcis. Ce passage, qui ne tient la route que pendant une quarantaine de pages, reste pourtant celui dont on se souvient le plus ; peut-être, justement, parce qu'il suit une ligne directrice qui se fait beaucoup plus lâche dans l'ensemble du roman. Peut-être aussi parce qu'on peut observer dans l'histoire du marquis et de sa maîtresse, madame de La Pommeraye, une sorte de conte moral où passion et vengeance font bon ménage. Un peu dans la veine des célèbres *Liaisons dangereuses* de Laclos, sans oublier l'influence de Rousseau ou même de Sade. À cette époque prérévolutionnaire, les frasques

libertines étaient en effet, comme tout autre sujet non conformiste, un sujet fort prisé, et inépuisable.

Par ailleurs, la vengeance est un thème récurrent dans l'histoire littéraire (et cinématographique !). On n'a qu'à penser à *l'Odyssée*, au *Cid* et à nombre de grands romans populaires du 19<sup>e</sup> siècle, tels *Le Bossu*, *Le Comte de Monte-Cristo* ou *La porteuse de pain*, où faire justice devient un absolu. Mais au temps des Lumières, c'est surtout la vengeance du cœur qui domine, et les femmes en sont souvent les instruments, comme chez Laclos.

Il y a aussi un peu d'humour chez Diderot, aspect qui n'inspira sans doute pas le janséniste Robert Bresson lorsqu'il adapta – un peu lourdement, oserions-nous dire avec le recul – ce récit sans titre dans son film *Les Dames du bois de Boulogne*, en 1945. Il était donc plus que temps qu'un autre cinéaste s'approprie l'histoire du marquis des Arcis. Et qui donc aurait pu le faire mieux qu'Emmanuel Mouret ?

On connaît depuis longtemps la finesse et l'humour particulier de Mouret, auteur rohmérien qui, comme son maître, privilégie les situations amoureuses plus ou moins inextricables, coup de théâtre à la clé. Depuis ses premiers opus (*Laissons*